

collection « Littérature »  
224 pages - 14 x 21 cm - Broché  
isbn 2-86746-388-2 – Prix public : 17 €  
Traduit de l'américain par Alexandre Gouzou

## ***JUPITER ET MOI***

Eddy Harris

Extrait p. 67-70

Quand mon père était enfant, une vieille femme blanche dans le quartier ne pouvait supporter leur présence. Comme notre famille avait été la première à emménager, la vieille femme nous haïssait plus que les autres. Elle vivait là depuis toujours. Elle aurait voulu nous faire partir, tout comme les autres noirs qui commençaient à infiltrer le secteur.

Un jour elle fit l'acquisition d'un chien. C'était un chien vicieux et, d'après ce que mon père m'en disait, j'ai toujours imaginé un berger allemand aux yeux fous, retroussant les babines et bavant comme un animal affamé rêvant de déchiqueter la chair des enfants. Le chien aboyait et grognait sur quiconque s'approchait un tant soit peu de sa maison. Il courait après les enfants rentrant de l'école ou jouant dans la rue. La nuit, attaché, il aboyait, hurlait comme un loup, et réveillait les voisins. Pendant la journée, la vieille dame le laissait en liberté.

Papa a toujours dit que le chien s'appelait Négro. Mais à entendre la vieille dame l'appeler ou lui donner des ordres, les enfants n'étaient jamais très sûrs de bien comprendre.

“ Fous le camp d'ici, Négro. ”

“ Viens ici, Négro. ”

“ Fais le mort, Négro. ”

“ C'est un bon petit Négro ”, roucoulait-elle parfois.

À chaque ordre cassant, à chaque douce parole (“ Il est temps de dîner, Négro ; viens manger ta sousoupe Négro, bon Négro, sale Négro, Négro, va chercher ! ”), chaque fois qu'elle parlait à son chien, les mots s'enfonçaient comme des pointes dans les oreilles de n'importe quel noir, les enfants en particulier. Les petits blancs du quartier se contentaient de rire.

“ Ce n'était même pas un chien noir, expliquait mon père. Elle l'appelait Négro juste pour nous narguer. ”

Ce chien l'obsédait et il aurait voulu s'en tenir le plus loin possible. Parfois, il se prenait à rêver : il se serait assis devant la vieille dame pendant de longues heures, prenant l'air de conspirateur de son père et de ses oncles du temps où ils prévoyaient de quitter Eads. Mais il n'était qu'un petit garçon sans expérience. Bien que ce fût dans son sang, mettre à exécution un projet machiavélique lui était étranger et hors de sa portée. Il n'avait plus qu'à attendre une opportunité.

Environ un an après que mon père eut trouvé son deuxième prénom, il lui arriva une petite aventure au retour de l'école. Il marchait, l'esprit ailleurs, perdu dans un rêve

éveillé sur ses vacances d'été. Il devait aller passer un mois avec sa grand-mère à Eads et il se transportait là-bas en pensées. Il ne faisait attention à rien, fredonnant distraitemment une mélodie dont il réinventait les paroles à mesure. C'était là le début d'une manie qu'il garda toute son existence.

S'il n'avait pas été distrait, il aurait traversé la rue en arrivant à l'intersection entre Lambdin et Labadie. Le chien appelé Négro vivait dans une maison proche. Du petit chien méchant qu'il était auparavant, il était devenu un monstre vicieux qui mordait et donnait l'impression de vouloir dévorer chaque enfant. Mais mon père ne pensait pas à Négro. Alors qu'il tournait dans Labadie Street, le chien surgit. Sursautant, il fit un bond d'un mètre au-dessus du sol, dit-il, avant de prendre la fuite et de tomber aussitôt. Mon père savait que c'était cuit – il était bon pour finir en pâtée pour chien. Son cœur battait à tout rompre. Il se pissait dessus, ferma les yeux et attendit.

Heureusement, le chien était derrière une petite barrière. Mon père ne s'en rappelait plus. Les voisins, menaçant d'appeler la fourrière, avaient obligé la vieille femme à en faire installer une. Bien qu'il soit possible de rendre un chien raciste, Négro n'en voulait pas particulièrement aux noirs. On lui avait juste appris à être méchant, et quand on le libérait, il terrorisait tous les enfants du quartier. Il en avait mordu quelques-uns. Le père d'un des enfants lui avait tiré dessus avec un fusil de chasse.

À présent le chien ne pouvait plus gambader librement. Coincé derrière la barrière, il semblait encore plus terrifiant. Mais les enfants pouvaient le narguer sans risque.

Mon père n'était donc pas en danger. Mais il était tout de même en état de choc, et il n'avait qu'une envie : fuir. Il se releva et courut comme un dératé.

Chez lui, il se nettoya et se calma, du moins pour quelques minutes. Mais dès qu'il repensait au chien, il se rappelait tous ses amis attaqués ; dès qu'il repensait à la vieille femme et au nom insultant qu'elle avait donné à ce chien, sa colère s'amplifiait. Quand vint l'heure de dîner, il voyait rouge. Il commença à parler tout seul, comme un dément, complotant et grommelant.

“ Ça va bien ? lui demanda sa mère.

– Oui, maman.

– À qui est-ce que tu parles ?

– A moi-même ”, dit-il.

En fait, il parlait au chien.

“ Tiens-toi droit et mange ”, lui dit-elle.

Cette nuit-là, il vola un morceau de viande. Le lendemain matin, il le tendit à Négro à travers la barrière et lui chuchota quelque chose de gentil. Le matin suivant, il fit de même. Et ainsi de suite tous les matins. En quelques jours, Négro eut l'impression d'avoir un nouvel ami et mon père put approcher la barrière sans que le chien ne grogne. Il commença même à couiner dès qu'il le voyait.

Un matin, mon père partit à l'école un peu plus tôt que d'habitude. Il emporta un gros morceau de viande et un canif, affûté de la veille. Une fois près du jardin où Négro était enfermé, au lieu de lui lancer la viande par-dessus la barrière comme il le faisait d'habitude, il la tint contre les lattes et obligea le chien à sortir le bout de son long museau. La viande était épaisse et dure. Le chien la mâchonna, tenta de l'arracher, mais mon père tint bon. Il tira aussi fort qu'il put afin que le museau du chien ressorte bien d'entre les lattes. C'est à ce moment que mon père se déchaîna sur lui. Avec sa main libre, il commença à taillader le museau du chien.

Le chien ne lâcha jamais la viande. Et plus le chien tirait, grondait, grognait, plus mon père le tailladait. Aucun d'eux ne voulait lâcher prise. Plus mon père lui enfonçait le couteau dans la gueule, plus le chien tentait d'avaler le morceau de viande. Plus le

chien mâchait, plus mon père s'acharnait sur lui. Et cela continua ainsi pendant plus d'une minute.

À la fin, le museau du chien pendait de sa gueule. La main de mon père était si couverte de sang qu'on ne voyait plus ses doigts. Quand il courut dans la rue en criant, on aurait dit que ses doigts avaient été pris dans une machine, tranchés ou réduits en bouillie.

Mon père ne criait pas de douleur. Il braillait en courant " Négro Négro Négro Négro Négro Négro Négro ", hurlant de plaisir, en plein délire, complètement extatique.

Il courut, courut, courut. Sur tout le chemin de l'école.

Né en cavale, dit-il, et continuant depuis à cavalier